

AVERTISSEMENT : Ces extraits de lectures sont destinés à attirer l'attention sur des ouvrages que nous avons remarqués. Ils tentent de donner un fil conducteur parmi ceux proposés par l'auteur. Nous indiquons, soit en changeant de paragraphe, soit par l'indication (...) le fait d'avoir omis un passage, court ou long. Les passages surlignés, soulignés, encadrés ou mis en gras, sont de notre fait. Bien évidemment, nous incitons le lecteur à retrouver le texte intégral et acquérir l'ouvrage, ne serait-ce que par esprit de soutien.

Marylène Patou-Mathis
Préhistoire de la violence et de la guerre
Odile Jacob 2013
210 pages

| | |
|---|---------|
| Avant-propos | page 2 |
| Introduction | page 2 |
| 1ère partie : La préhistoire, âge d'or" ou "aubes rebelles" | page 3 |
| Chapitre 1 : Les origines de la guerre | page 3 |
| Chapitre 2 : Le cannibalisme, premières traces de violence | page 5 |
| 2ème partie : Les causes de l'apparition de la violence et de la guerre | page 6 |
| Chapitre 1 : La lutte pour les territoires et leurs ressources | page 6 |
| Chapitre 2 : Le changement d'économie et ses conséquences sociales | page 7 |
| Chapitre 3 : Le rôle du sacré | page 14 |
| Chapitre 4 : L'homme est-il un loup pour l'homme ? | page 18 |
| Chapitre 5 : L'altruisme, catalyseur de l'humanisation ? | page 19 |
| 3è partie : De la construction de la violence | page 21 |
| Chapitre 1 : Le "Préhistorique violent", une double construction | page 21 |
| Chapitre 2 : Réalités archéologiques | page 22 |
| Chapitre 3 : La violence, un symptôme social | page 24 |
| Quelques réflexions conclusives | page 25 |

Avant-propos

Certains postulats assenés comme des vérités motivent à eux seuls la prise de la plume. Ainsi de celui qui soutient que la violence serait intrinsèque à la nature humaine. La preuve : nos ancêtres étaient violents et guerriers ! A cet égard, le titre d'un article du magazine *Le Point* daté du 19 juillet 2012 est assez éloquent : « L'homme, ce tueur en série ! » Le journaliste y recensait les extinctions, dues soi-disant aux Hommes préhistoriques, de plusieurs espèces animales (mammouths, ours des cavernes, kangourous géants, etc.) mais aussi humaines (Néanderthal, Denisovien, Hommes de Florès). Aujourd'hui, pour être dans l'air du temps, ceux qui défendent cette thèse accusent leurs adversaires d'être « politiquement corrects ». Pour eux, la vision de nos lointains prédécesseurs comme des êtres pacifistes ne serait qu'un « fantasme d'intello de la fin du XX^e siècle » ! Sauf que, comme l'écrit l'auteur de l'article : « Aucune preuve de guerre ni même de bataille n'a pu être relevée sur les fossiles. »

En réalité, cette supposée violence « primordiale », si chère à René Girard, est un mythe qui procède, non d'une réalité objective, mais souvent d'une propagande intéressée comme celle en vogue actuellement, qui voudrait nous faire croire que victimes et bourreaux sont interchangeables car *humains, trop humains...* Démontrer que les thèses, voire les idéologies, qui considèrent la violence comme inscrite dans la nature humaine ne prennent pas en compte les données archéologiques et historiques, tel a été l'objectif de ce livre. En effet, non héréditaire, la violence n'est pas une fatalité. C'est ce que nous allons tenter d'établir au fil des pages en remontant aux origines de l'humanité.

Introduction

En fonction de l'action projetée et de la taille du groupe social concerné, on peut dégager trois grands types de guerre : le duel ou conflit interindividuel, qui survient au sein d'une communauté pour régler un différend ; la guerre de subjugation (du latin *subjugo* « mettre sous le joug ») livrée notamment par des chefferies pour soumettre un groupe d'individus ou un peuple, la guerre de conquête menée, par exemple par un Etat, pour conquérir de nouveaux territoires. La guerre est une pratique ritualisée, avec souvent de nombreux dispositifs cérémoniels. Afin d'affermir l'autorité des chefs par le contrôle et la discipline, elle est très codifiée en particulier dans la gestuelle et le discours. Mais, pour être acceptée, la guerre doit toujours apparaître comme « juste », soit qu'elle réponde au besoin de justice, soit qu'elle renvoie à l'ordre cosmique dans lequel elle s'inscrit.

La guerre – dite ici primitive, tribale ou indigène – relève principalement de deux types, non exclusifs l'un de l'autre. Dans le premier, elle est un mode de résolution d'une crise intervenue dans le déroulement de transactions pacifiques (respect du territoire, de l'accès aux ressources et de la circulation des biens – commerce, échanges), c'est-à-dire comme substitut. (...) Dans le second type, la guerre est un moyen de reproduction symbolique du corps social ou du cosmos, soit pour perpétuer l'identité du groupe (chasse aux têtes et cannibalisme en Amazonie par exemple), soit pour maintenir le bon ordre du monde dans son ensemble (comme la guerre fleurie des Aztèques).

Si pour l'ethnologue Pierre Clastres (1934-1977), spécialiste des Indiens d'Amérique du Sud, en particulier ceux du Paraguay, la guerre est un phénomène inhérent aux sociétés primitives où elle joue un rôle essentiel, pour Claude Lévi-Strauss (1908-2009), elle est due à

des échanges avortés et serait donc accidentelle. Pour le père du structuralisme, la guerre et le commerce sont les deux faces d'un même processus, celui de l'échange intergroupe, comportement qui est à la base du fonctionnement des institutions comme chez les Angas de Papouasie-Nouvelle-Guinée où « la monnaie est une personne ». De même, dans son *Essai sur le don* (1925), l'anthropologue Marcel Mauss (1872-1950) dépeint l'échange comme le résultat de transactions non réussies. En outre, il considère les cérémonies marquées par des dons entre groupes sociaux distincts d'Amérindiens comme une sorte de guerre sublimée. Cependant, pour Clastres, ayant des idéaux d'autarcie économique (ce qui exclut la nécessité de relations économiques avec leurs voisins), ces sociétés tendent, au contraire, à réduire au minimum les échanges entre communautés, en particulier par la guerre. Les alliances ne seraient donc, pour lui, qu'une tactique pour éviter une défaite aux conséquences néfastes : dépendance des vaincus et divisions sociales.

Certains défenseurs de l'hypothèse naturaliste prétendent (...) que la guerre est indissociable de la condition humaine. Cependant, si l'on constate que des sociétés l'ont « cultivée », d'autres ont tout fait pour s'en tenir à l'écart, comme, par exemple, celles des Indiens de Californie ou des Grandes Plaines, des !Kung ou des !Ka du Kalahari dont l'idéal culturel résidait dans la coexistence pacifique. En outre, particulièrement chez les chasseurs-cueilleurs, les conflits étaient brefs et peu sanglants ; ils cessaient souvent lorsqu'un homme était tué, voire seulement blessé et les flèches de guerre étaient souvent moins efficaces que celles utilisées pour la chasse.

La guerre s'enracine-t-elle profondément dans l'histoire de l'Humanité ? La violence est-elle inscrite dans nos gènes ou résulte-t-elle d'une construction sociale ? Quelle dynamique peut avoir conduit des peuples à instaurer la guerre comme institution sociale ?

Première partie

La préhistoire : « âge d'or » ou « aubes cruelles »

Ch 1. Les origines de la guerre

Les marques de blessures observées sur les squelettes humains découverts dans les sites paléolithiques sont rares et souvent difficiles à interpréter car elles peuvent tout aussi bien résulter d'un coup porté intentionnellement que d'un accident, en particulier de chasse. L'étude de plusieurs centaines d'ossements humains datant de plus de 12 000 ans a permis de constater que les marques de blessures consécutives à un acte de violence sont extrêmement rares : un peu moins d'une douzaine.

En Europe, dans la grotte de Fontéchevade, en Charente, une calotte crânienne de Néanderthalien, datée d'environ 120 000 ans, porte la trace d'un choc violent ayant, lui, entraîné la mort. (...) Un peu plus tard en Europe, vers 27 000 avant le présent, dans la grotte des Enfants (Grimaldi, Balzi Rossi, Italie), une pointe d'arme de jet a été découverte fichée dans la colonne vertébrale d'un enfant moderne.

Que s'est-il passé dans ces différents sites ? Ces blessures résultent-elles d'un accident ou d'un acte de violence lors d'une bagarre, d'un conflit intracommunautaire ou d'un conflit intergroupe ? Pour ces périodes anciennes, la distinction est difficile à faire. Seul l'homme de Skhül et, peut-être, l'enfant de la grotte des Enfants semblent avoir été victimes de la violence, mais perpétrée par qui ? Un membre de leur communauté ou un individu extérieur à

leur groupe d'appartenance ? La question demeure actuellement sans réponse. Les autres ont-ils été agressés ou victimes d'un accident, en particulier de chasse ?

Les néanderthaliens étaient des chasseurs de grands mammifères, leurs armes nécessitaient l'approche, voir le corps à corps avec l'animal. Il est donc fort probable que des accidents survenaient lors des chasses. De même, lorsqu'ils lançaient leurs armes, celles-ci pouvaient rater leur cible initiale et atteindre un des chasseurs. Dans l'art pariétal paléolithique, quatre scènes semblent attester de tels accidents : un homme et un bison sont représentés face à face dans les grottes de Gabillou et de Villars, en Dordogne ; sur un bloc sculpté du Roc de Sers, en Charente, un homme fuit devant un bison qui semble le charger ; et, à Lascaux, en Dordogne, dans la scène du puits, le bison paraît blessé (ses entrailles pendant) et un homme est étendu sur le sol, comme mort. (...) Dans la grotte de Cosquer (Bouches-du-Rhône), l' "homme blessé" aurait une sagaie « plantée » dans la poitrine et un javelot à barbelures dans le dos.

Par ailleurs, dans plusieurs des cas mentionnés, on remarque que certaines blessures résultant de chocs ou de coups portés à la tête sont cicatrisées (Maba, Krapina, Sala et Saint-Césaire). Ces personnes n'ont donc pas été achevées, ce qui tendrait à prouver que ces blessures résultent plutôt d'un accident ou d'une querelle interpersonnelle.

Pour toutes ces représentations, la figure d'accidents de chasse ne peut être exclue, ni celle de sacrifices symboliques lors d'une cérémonie. Contrairement à ce que l'on observe dans l'art néolithique du Levant espagnol, dans l'art paléolithique aucune scène de guerre n'a été représentée.

Durant le Paléolithique, trop d'interrogations subsistent pour affirmer l'existence de conflits intra- ou intercommunautaires. Il est plus probable qu'à ces époques reculées on ait eu affaire à des violences interpersonnelles qui n'ont été, apparemment, que rarement mortelles. En ce qui concerne les conflits intergroupes, il est à souligner qu'en Europe la démographie était très réduite (estimée à quelques milliers d'individus au Paléolithique supérieur (...))

Ce n'est seulement qu'à la fin du Paléolithique que la preuve la plus convaincante d'un conflit meurtrier entre deux communautés a été retrouvée. Dans la nécropole du « Site 117 », située sur la rive droite du Nil, entre le Wadi Halfa et le Djebel Sahaba en Egypte à la frontière nord du Soudan et datée entre 13 140 et 14 340 ans avant le présent, 59 squelettes ont été exhumés (24 femmes, 19 hommes, 13 enfants de tous âges et trois sans sexe attribué). Près de la moitié des sujets inhumés étaient décédés de mort violente, soit à la suite de coups violents portés en particulier à la tête, soit après avoir eu le thorax, le dos ou l'abdomen transpercé par des pointes de lance ou des projectiles en pierre dont certains ont été retrouvés encore fichés dans le corps.

En Europe, les conflits semblent plus tardifs. En effet, seuls, quelques sites, datés entre 12 000 et 11 000 avant le présent, ont livré des squelettes humains avec une ou des pointes d'arme de jet fichées dans le corps.

Au Néolithique, période marquée par l'apparition de l'agriculture puis de l'élevage, la sédentarisation des groupes humains s'intensifie favorisant ainsi une augmentation locale de la démographie. C'est également durant cette période que l'utilisation de l'arc se généralise et, pour certains préhistoriens, cette arme aurait joué un rôle dans le développement des

conflits. (...) Dans plusieurs nécropoles du Néolithique ancien, datées entre environ 8 000 et 6 500 avant le présent, la nature des armes utilisées (peu d'impacts de flèches) et les fragments de poteries associés aux corps, attestent de conflits internes ou entre villages, comme à Schletz en Basse-Autriche où 67 individus ont été massacrés puis inhumés.

Des conflits entre agro-pasteurs et chasseurs-cueilleurs ne peuvent être totalement exclus comme par exemple à Herxheim, dans le sud de la Rhénanie-Palatinat en Allemagne. Le célèbre Ötzi, nom donné à la momie découverte en 1991 dans un glacier des Dolomites italiennes à Hauslabjoch, avait encore planté dans son épaule gauche une pointe de flèche. D'après les récentes analyses ADN du sang prélevé sur ses pointes de flèches en silex et sa hache en cuivre, cet homme serait mort à l'issue d'un violent combat contre plusieurs agresseurs, il y a environ 5 300 ans avant le présent.

Si les violences collectives semblent apparaître avec la sédentarisation des communautés, elles demeurent encore rares. En effet, à l'exception du Site 117, dans la plupart des autres sites ou des nécropoles, seul un ou quelques individus ont été tués, ce qui peut traduire l'existence de conflits intracommunautaires. En Europe, ce n'est qu'au cours du Néolithique, surtout à partir de 5 500 avant le présent, que les traces de conflits entre communautés deviennent plus fréquentes. (...) Quant aux conflits entre communautés, présents au Néolithique, ils ne deviennent fréquents qu'à l'Âge du Bronze, qui débute il y a environ 4 000 ans.

Si la guerre apparaît tardive, l'usage de la violence semble plus ancien, comme l'attestent les marques observées sur des restes humains du Paléolithique. En effet, dans plusieurs sites préhistoriques, des marques de désarticulation, de décharnement, de fracturation et de calcination ont été observées sur des ossements humains. Sont-ils les restes de repas cannibaliques, les témoins de rites sacrificiels ou bien encore ceux de la pratique de rites funéraires particuliers, comme le pensaient les premiers préhistoriens français de la fin de XIX^e siècle ?

Ch 2. Le cannibalisme : premières traces de violence

Il y a 780 000 ans, à la Gran Dolina (Sierra d'Atapuerca, Espagne), 6 individus de moins de 18 ans, appartenant à l'espèce *Homo Antecessor*, ont été consommés. C'est, actuellement, la plus ancienne trace de pratique du cannibalisme. Dans la caune de l'Arago (Tautavel, Pyrénées-Orientales), 330 000 ans plus tard, ce sont des *Homo Erectus* qui ont été mangés. (...) L'absence sur ces os humains de blessures dues à l'impact de projectiles ou de chocs conforterait l'hypothèse que les victimes appartenaient à la communauté : il s'agirait donc d'endocannibalisme, l'exocannibalisme étant généralement précédé d'une mise à mort violente des victimes.

La pratique du cannibalisme par des Néanderthaliens est attestée, sans conteste, dans plusieurs sites : en Croatie, en Belgique, en Espagne et en France. (...) La pratique du cannibalisme est aussi attestée chez les premiers Hommes anatomiquement modernes (*Homo Sapiens*), certains ayant même utilisé des os humains comme matière première pour la confection d'objets domestiques ou de parures. (...) La plus ancienne trace de cannibalisme chez *Homo sapiens* a été trouvée dans le site de Bodo en Ethiopie daté d'environ 60 000 ans. Il a également été pratiqué en Europe, comme l'attestent les restes humains découverts dans plusieurs sites dont celui d'Isturitz dans les Pyrénées-Atlantiques, de Predmosti (République

tchèque) ou de Maszycka en Silésie (Pologne). Le cannibalisme persiste chez les premiers agro-pasteurs du Néolithique (...)

A la fin du Néolithique ancien, les conflits intergroupes étaient devenus plus fréquents et il est probable que la consommation des prisonniers de guerre a été pratiquée comme à Hohlestein-Stadel, dans le Bade-Wurtemberg.

Au cours du Néolithique, d'après les vestiges archéologiques, certaines communautés ont sacrifié des humains à la suite de drames paroxystiques liés à une crise (démographique, de gouvernance, épidémiologique comme peut-être à Talheim, etc.) lors d'un acte de justice vindicatoire (visant souvent des ennemis capturés) ou de rites funéraires, propitiatoires, expiatoires, voire divinatoires.

Plusieurs découvertes archéologiques attestent de la pratique de rites funéraires avec sacrifices humains, notamment d'esclaves, dans différents sites du Néolithique récent, situés le long d'un vaste corridor reliant le Midi de la France à la Pologne.

Que pouvons-nous conclure à partir de ces données ? Il ressort que si une forme de violence existait déjà au travers des rites cannibales, aucune preuve archéologique n'atteste de la pratique de la guerre au Paléolithique. Alors pourquoi et comment les peuples « pacifiques » du Paléolithique se sont-ils mués en sociétés guerrières ?

Deuxième partie

Les causes de l'apparition de la violence et de la guerre

Ch1. La lutte pour les territoires et leurs ressources

Pour certains chercheurs, les sociétés primitives, confrontées à une nature hostile, n'auraient connu qu'une « économie de survie » et l'acquisition de ressources, supposées rares, serait la raison principale des conflits. Or le postulat de départ – celui d'une « économie de survie » - ne repose sur aucune réalité, qu'elle soit archéologique ou ethnologique. De nombreux travaux attestent du contraire, au point qu'on a pu voir en elles des sociétés autosuffisantes. Selon l'anthropologue américain Marshall Sahlins, les sociétés de chasseurs-cueilleurs, limitées dans leurs désirs, n'avaient pas besoin de beaucoup travailler. Il précise en outre que la croissance du travail suit le développement de la culture et que celle-ci régit la détermination des besoins.

Cependant, pour d'autres chercheurs, dont Konrad Lorenz (1903-1989) par exemple, il existerait chez chacun un instinct de territorialité. A partir de l'observation des parades nuptiales de plusieurs espèces animales, ce biologiste et zoologiste autrichien, nobélisé en 1973, développa sa théorie de l'agression et de l'instinct de territorialité. Selon lui, une relation interindividuelle n'est possible que si deux individus partagent un même territoire et tout regroupement social ne peut exister que par réorientation de l'agressivité interindividuelle contre un ennemi commun. Si l'on suit le raisonnement de Lorenz, tout intrus sur le territoire devient un ennemi potentiel. (...)

Toutefois, lorsque les territoires à défendre sont suffisamment riches en ressources du fait de la faible densité démographique (ce qui était le cas des temps reculés), elles (les populations) n'entrent pas en compétition. Dans ce cas d' « abondance », elles peuvent

également modifier leurs comportements de subsistance par l'exploitation d'autres types d'aliments. Par ailleurs, il n'est pas impensable que des communautés numériquement faibles (un groupe de chasseurs-cueilleurs est constitué généralement d'une cinquantaine de personnes, y compris les enfants) puissent vouloir s'unir, culturellement ou génétiquement, pour devenir plus fortes.

Considérés dès leur découverte comme une espèce inférieure, les Néanderthaliens ont été, durant plus d'un siècle et demi, victimes d'une sorte de racisme. Perçus comme des brutes primitives, ils suscitaient l'opprobre d'une humanité bien pensante, et aucune parenté ne paraissait concevable avec ces êtres proches du singe. (...) Aujourd'hui, les conclusions des analyses génétiques ont modifié le regard porté sur eux car, faisant désormais partie de notre patrimoine génétique, ils ne peuvent être que des Humains.

La première « rencontre » entre les Néanderthaliens et les Hommes anatomiquement modernes (Proto-Cro-Magnon) a eu lieu au Proche-Orient – si toutefois les humains découverts à Kébara, Amud et Tabun sont bien des Néanderthaliens venus d'Europe (vers 120 000) – ce point fait débat (...) Les premiers Hommes anatomiquement modernes sont-ils responsables de la disparition des néanderthaliens ?

Dans certaines régions, ils ne se sont jamais côtoyés. Par exemple, dans la péninsule Ibérique, les derniers Néanderthaliens vivaient au sud et les Hommes anatomiquement modernes au nord. Comme en témoignent leurs industries, ils n'ont jamais eu de contacts : chacun a gardé ses traditions techniques. (...) En revanche, des échanges entre les deux types de populations ont peut-être eu lieu en Europe centrale.

Si la disparition des Néanderthaliens semble coïncider avec la présence en Europe de groupes d'Hommes anatomiquement modernes, aucune découverte archéologique n'atteste de leur extermination par ces derniers. Durant cette période, ce continent connaît deux phases de refroidissement, l'une vers 36 000 ans et l'autre vers 30 000 ans avant le présent. (...) Pour certains préhistoriens, les territoires de subsistance, notamment de chasse, se réduisant, une compétition territoriale entre les Néanderthaliens et les Hommes anatomiquement modernes se serait alors engagée. Cependant, d'après la nature des campements – de très courte durée –, les Néanderthaliens semblent avoir choisi l'évitement plutôt que le conflit. C'est peut-être cette mobilité accrue qui, entraînant une baisse de la natalité et une augmentation de la mortalité, aurait provoqué une chute démographique qui leur aurait été fatale.

D'après les nouvelles données génétiques, la diminution des effectifs néanderthaliens aurait commencé à partir de 100 000 ans, donc bien avant l'arrivée d'*Homo Sapiens*. Des raisons d'ordre social ou culturel peuvent également avoir eu leur influence. L'arrivée d'humains différents mais qui leur ressemblaient a probablement bouleversé la perception qu'avaient les Néanderthaliens du monde environnant. Pourtant, plus forts, pas moins nombreux ni moins bien armés, ils auraient pu facilement expulser ces intrus de leur territoire. Mais ils ont préféré s'éloigner, peut-être pour des raisons liées à leurs mythes et à leurs croyances ou à leurs normes sociales (tabou du meurtre).

En résumé, au Paléolithique et au Néolithique, les preuves archéologiques attestant de guerres entre migrants et autochtones sont rares. La compétition entre communautés pour l'acquisition des ressources ou de nouveaux territoires semblent n'avoir joué qu'un rôle marginal dans l'origine de la guerre. Voyons à présent si le changement d'économie et ses conséquences sociales ont tenu un rôle plus important.

Pour l'Américain Lewis H. Morgan (1818-1881) et le philosophe théoricien socialiste allemand Friedrich Engels (1820-1895), le développement des sociétés humaines serait passé par différents stades, caractérisé chacun par une organisation économique, sociale, familiale et des croyances. Morgan, qui avait le premier séjourné parmi les Iroquois, un peuple considéré alors comme primitif, pour étudier son système de parenté et son mode de vie, est considéré comme le fondateur de l'anthropologie. A partir de ses observations de terrain, il a, selon les progrès accomplis dans la production des moyens de subsistance, distingué trois principaux stades évolutifs : l'*Etat sauvage*, la *Barbarie* et la *Civilisation*. Quelques années plus tard, à partir des notes de Karl H. Marx (1818-1883) sur les études anthropologiques des sociétés archaïques de Morgan, Engels rédigea son essai intitulé *L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'Etat*, qui parut en 1884. Les recherches de Morgan et sa théorie développée dans *Ancient Society...* (1877) ont profondément marqué les anthropologues du XIX^e siècle et de la première moitié du XX^e siècle. Aujourd'hui encore certains chercheurs s'y réfèrent, comme récemment l'ethnologue Alain Testart.

Pour les anthropologues évolutionnistes du XIX^e siècle, la guerre institutionnalisée, c'est-à-dire universelle, rationalisée et chronique, serait le produit de la *Civilisation*. Comme nous allons le voir, d'après les données archéologiques, son apparition semble en effet corrélée au développement de l'économie de production qui très tôt entraîna un changement radical des structures sociales. La domestication des plantes et des animaux va ériger des frontières moins fluides qu'auparavant et, étant à la source de surplus (biens stockés), engendrer la notion de propriété privée et par conséquent favoriser les inégalités, terreau de la violence organisée.

Au Proche-Orient, environ 10 000 ans avant le présent, un climat plus sec et parfois aride entraîne la raréfaction du gibier. Cette diminution des ressources alors que la pression démographique, due à une augmentation de la sédentarité, est forte contraint les Hommes à innover pour survivre. Ils vont domestiquer les plantes, en particulier dans une région de zones de pluie très propice à la culture du sol appelée « Croissant fertile ». Pour les archéologues américanistes, la guerre semble suivre « le chemin de l'agriculture ». En effet, on constate par exemple que l'intensification de la culture du maïs a rapidement conduit à une hiérarchisation des sociétés et à la militarisation d'une grande partie du continent américain. La domestication nécessitant de plus en plus de terres cultivables, une concurrence croissante pour leur obtention transforma les conflits entre groupes, relativement inoffensifs auparavant, en de véritables massacres, comme l'atteste la découverte de charniers. Les chevaux sont un autre exemple du lien étroit entre la domestication et la guerre. Domesticqués, d'abord en Ukraine aux environs de 5 000 ans avant le présent, ils servirent très tôt de « machines de guerre ».

Selon Engels, contrairement aux stades antérieurs, l'accroissement de la production, dans l'élevage du bétail, l'agriculture et l'artisanat domestique, créa des excédents qui devinrent très rapidement des propriétés familiales, c'est-à-dire privées et n'appartenant plus à la *gens*. En effet, alors que chez les nomades, la richesse a nécessairement un caractère limité, les sédentaires, eux, peuvent accumuler des biens matériels. Les données ethnographiques le montrent : contrairement au nomadisme, qui implique des déplacements à pied et réduit la quantité des biens que les Hommes peuvent transporter (armes, outils, vêtements et accessoires vestimentaires), la sédentarité permet le développement d'un équipement lourd

non transportable servant à la production (outils agraires), au stockage (greniers, silos et autres récipients) et à la préparation de la nourriture.

Pour certains archéologues et ethnologues, dont Testart, le surplus de denrées alimentaires et leur stockage seraient la cause majeure de l'apparition des inégalités. La décision de stocker implique en elle-même des changements dans l'idéologie avec une transformation ou un abandon de la loi du partage (individualisation de la propriété), et dans les attitudes vis-à-vis des autres (réseau d'échanges intercommunautaires moins fort), du temps (importance du passé, du fait des biens déjà accumulés, par rapport au présent), mais aussi de la nature (plus grande indépendance d'où une nouvelle perception) et du travail. Très vite, les denrées stockées suscitent des convoitises et provoquent des luttes internes. Butins potentiels, elles entraînent des conflits entre communautés, comme un peu plus tard, à l'Âge du Bronze, l'augmentation du commerce de biens de prestige à longue distance.

Le développement de l'agriculture et de l'élevage est probablement à l'origine de la hiérarchisation qui mène bien souvent aux inégalités économiques et sociales, et donc de traitement. Le prestige acquis par le possesseur, qui peut devenir donateur, sert, entre autres, à exercer un ascendant sur les autres et permet de s'élever dans la hiérarchie sociale. L'apparition d'une élite avec ses intérêts et ses rivalités propres entraîna le développement des conflits intra- et intercommunautaires (...).

Selon une étude récente, une forme de hiérarchisation aurait existé au sein de certains groupes de chasseurs-cueilleurs qui vivaient en Europe, il y a peut-être 30 000 ans (cultures aurignaciennes), et plus probablement 16 000 ans (cultures magdaléniennes). Les préhistoriens Marianne Vanhaeren et Francesco d'Errico suggèrent, d'une part, que les ensembles régionaux et transrégionaux aurignaciens identifiés par les parures pourraient correspondre respectivement à des langues et à des familles linguistiques et, d'autre part, que la diversification spectaculaire de ces parures dans une seule région du globe (l'Europe) serait liée à leur fonction de marqueurs identitaires et sociétaux.

En Europe occidentale, avec la seconde vague de néolithisation qui a lieu au cours du VI^e millénaire avant le présent, émerge une nouvelle organisation sociale marquée par une plus grande hiérarchisation (...) Des coffres en pierre recouverts de tertres sont destinés à accueillir les morts appartenant à l'élite. Avec l'apparition du « chef » et du « chef de guerre », le pouvoir et la coercition sociale s'appuient désormais sur la répression et la guerre. À l'Âge du Bronze, la guerre et l'armement font l'objet d'un véritable culte et les guerriers, aux qualités physiques et morales spécifiques, sont des personnages importants de la société. Braves et auréolés de prestige, ils deviennent des demi-dieux et s'accaparent les biens de luxe, comme l'atteste la richesse de leurs sépultures (tombeaux princiers).

La caste des guerriers serait apparue au Proche-Orient, il y a au moins 4 000 ans, peut-être même avant, vers 6 500 ans, en même temps que celle des esclaves qui à cette période était surtout constituée de prisonniers de guerre. Dès 1884, Engels corrélait l'esclavage au développement de l'agriculture, de l'élevage et de l'artisanat (métallurgie et tissage). Ces travaux nécessitant une main-d'œuvre plus abondante que celle que pouvait fournir la « famille », il fallut, selon lui, recourir à de nouvelles forces de travail. Les prisonniers de guerre furent dès lors transformés en esclaves qui, comme le bétail, pouvaient faire souche et ainsi accroître la communauté. De cette division sociale du travail serait née la première grande division de la société en deux castes : les maîtres et les esclaves. Comme nous l'avons

vu précédemment, l'esclavage serait apparu au Néolithique récent où certains esclaves auraient été tués pour accompagner leur maître dans la mort.

Les hiérarchies sociales et l'apparition de l'Etat semblent être corrélées à celle de la guerre. Mais qu'en est-il réellement ?

Depuis le XVI^e siècle de nombreux philosophes se sont interrogés sur ce qui justifiait la soumission de l'Homme à des hiérarchies sociales, notamment en effectuant des comparaisons entre sociétés primitives et civilisées. Elle résulterait pour les philosophes du « contrat social » d'un acte de volonté individuelle : cette servitude volontaire serait liée aux coutumes, à l'intérêt (Etienne de La Boétie, 1530-1563), ou encore au besoin d'agir en commun afin de se défendre ou de se procurer plus facilement des biens de subsistance (Nicolas de Condorcet, 1743-1794).

Au cours du XIX^e siècle dominé par la science positiviste, l'explication « matérialiste », basée sur l'économie et développée en particulier par Marx et Engels, tente de supplanter celle du « volontarisme ». Cependant, comme l'ont démontré les études sur les sociétés traditionnelles, les sociétés primitives n'étaient pas des sociétés de subsistance, mais d'abondance. En outre, dotées de dispositifs politiques, elles n'étaient pas sans Etat comme le proposait Engels, mais plutôt « contre l'Etat » et luttait contre la division sociale (Clastres). La fréquence des guerres dans ces sociétés n'est donc pas liée à l'existence d'un Etat. Comment expliquer alors l'abandon des coutumes égalitaires des sociétés primitives ?

Pour l'anthropologue Robert L. Carneiro, la plupart des premiers Etats sont apparus dans des vallées fertiles, enclavées et cernées par des milieux naturels hostiles. Dans ce contexte, la diminution des terres agricoles disponibles et l'augmentation de la densité de population auraient provoqué une compétition pour l'accès aux ressources. Si, selon Clastres, la guerre indigène est essentiellement tournée vers l'acquisition de prestige, avec Carneiro, elle acquiert un aspect économique prépondérant. C'est donc l'évolution du contexte géopolitique qui aurait conduit à la création de communautés plus grandes et à l'apparition de hiérarchies sociales et d'un pouvoir centralisé qui auraient généré des conflits au sein des sociétés et entre elles.

Pour Engels et d'autres, la division sociale du travail – constitutive du capitalisme – est aliénante. L'état de *Civilisation* consolide et accroît toutes les divisions du travail existantes (par exemple entre l'agriculture et l'artisanat) et en ajoute une autre avec l'apparition de la classe des marchands qui ne s'occupe plus que de l'échange des produits.

Quant à Georges Dumézil (1898-1986), il montre, à travers son étude des cultures et mythologies indo-européennes, que les sociétés anciennes se sont très tôt structurées en trois groupes cohérents d'individus (thèse de la répartition trifonctionnelle) : ceux qui sont forts par l'intelligence (qui exercent les *fonctions de commandement ou de sacré*), ceux qui sont forts par le courage et la vaillance au combat (*fonction guerrière*) et ceux qui sont riches de leur bétail (*fonction de la fécondité*). La guerre, avec la souveraineté-religion et la production, est, pour ce linguiste et philologue, l'un des groupes qui structure les sociétés anciennes.

L'activité guerrière est masculine et souvent initiatique. Dans de nombreuses sociétés primitives, pour accéder au statut d'homme, l'adolescent devait partir seul chasser et tuer un animal ou parfois un homme. (...) Les sociétés matriarcales, contrairement aux sociétés patriarcales, seraient pacifiques. Cela n'est évidemment pas sans poser question. Et

notamment, on peut se demander si l'apparition de la violence et de la guerre ne serait pas liée à un changement du système de parenté ou de la structure familiale. Pour l'anthropologue américain Raymond C. Kelly, c'est parce que les organisations sociales des communautés de chasseurs-cueilleurs ne s'étendaient pas au-delà de la famille et d'un réseau de parenté lâche et flexible que ces sociétés seraient « pacifiques », la notion d'insulte collective et le désir de réparation collective, donc de conflits, étant ici absentes.

Pour distinguer les sociétés les unes des autres, Morgan fut le premier à s'appuyer sur les relations de parenté : « La famille est l'élément actif ; elle n'est jamais stationnaire, mais passe d'une forme à une forme plus élevée, à mesure que la société se développe d'un degré inférieur à un degré plus élevé. » Il suggéra même que les sociétés primitives (relevant, selon lui, des stades *Etat sauvage* et *Barbarie*) avaient un mode d'organisation sociale fondé sur la parenté, à la différence des sociétés civilisées qui elles fonctionnent sur une base politique.

D'après les données archéologiques, c'est à l'Âge du Bronze que la dualité homme-femme s'accroît, en même temps que la guerre s'institutionnalise. La différence des genres avec son corollaire, la subordination de la femme, aurait-elle été une source de conflits ?

Aujourd'hui, si l'existence de changements des systèmes de parenté et des structures familiales au cours du temps est acceptée par la majorité des anthropologues et des ethnologues, (cette) vision de Morgan, unilinéaire et progressive, étayée par aucun fait archéologique, est loin de faire l'unanimité.

Selon Lévi-Strauss, dans les sociétés dites primitives, l'exogamie étant à la base des échanges et des alliances entre groupes, elle serait le fondement de la société. (...) Au cours de l'histoire de l'humanité, les sociétés ont été monogames ou polygames, polygyniques (plusieurs femmes) ou, plus rarement, polyandriques (plusieurs hommes). Le seul élément commun à toutes ces sociétés semble avoir été la lutte plus ou moins institutionnalisée contre la consanguinité. S'il est vrai que l'interdit de l'inceste (du latin *incestrum* : « impur ») apparaît ancien, son caractère, qui règlemente la sexualité mais également les mécanismes de filiation et de mariage, a varié au cours du temps et selon les sociétés notamment en fonction de la définition, plus ou moins étroite, de « parents, biologiquement ou symboliquement, proches ».

Le tabou de l'inceste est sans doute la cause principale de la recherche de partenaires à l'extérieur du groupe. Dans certains cas, cette nécessité a pu générer des conflits entre communautés. (Mais) l'inceste existe bel et bien dans certaines sociétés, même dans celles qui l'interdisaient. D'après les études génétiques, s'il y a un risque d'extériorisation des maladies génétiques récessives sur les premières générations, il n'y en a pas pour l'espèce humaine, c'est-à-dire à long terme.

Alors, le tabou de l'inceste serait-il une construction sociale visant à créer une alliance entre groupes distincts comme le suggère, entre autres, Lévi-Strauss ? Considérant que l'échange des femmes pacifie les relations entre communautés (théorie de l'alliance), il pense que la prohibition de l'inceste serait destinée à encourager l'exogamie qui marquerait, selon lui, le passage de la Nature à la Culture (cependant cette règle étant établie par la société elle-même, celle-ci la précède).

Morgan et Engels considèrent que le rapt des femmes serait apparu en même temps que la *famille appariée* au début du stade de la *Barbarie*, où elles seraient devenues rares et

probablement recherchées. Aujourd'hui, l'hypothèse de la capture des femmes est rejetée par la majorité des archéologues et des ethnologues, qui lui préfèrent celle, ardemment défendue par Lévi-Strauss dans *Les Structures élémentaires de la parenté*, de l'échange. Thèse déjà présente au VIII^e siècle avant J.C. à travers le mythe de Pandore raconté par le poète grec Hésiode (milieu du VIII^e siècle-VII^e siècle avant J.C.) dans *Théogonie* : « afin de maintenir les liens sociaux, la fonction première des femmes est d'être données ou échangées ». L'échange des femmes permettrait donc de sceller des alliances entre groupes, alliances nécessaires à la survie des sociétés traditionnelles.

Cependant, si Lévi-Strauss parle à propos de l'échange des femmes d'« obligations positives », Héritier-Augé, elle, y voit la domination masculine et la moindre valeur qui aurait été attribuée aux femmes : « Sous toutes les latitudes, dans des groupes très différents les uns des autres, nous voyons des hommes qui échangent des femmes, et non l'inverse (...). C'est ce qui me fait dire que la valence différentielle des sexes existait déjà dès le paléolithique, dès les débuts de l'humanité ». Aucun fait archéologique ne vient étayer cette thèse. En outre, si cette pratique existait, il est impossible de savoir si elle était imposée aux femmes par les hommes ou si elle était décidée d'un commun accord. On peut même envisager que, étant que ce sont généralement des « biens de prestige » qui sont échangés, les femmes, notamment parce qu'elles donnent la vie, étaient alors considérées comme ayant plus de valeur que les hommes. Selon Engels, au cours de l'histoire de l'humanité, la « valeur marchande » des femmes et leur « achat » seraient apparus avec l'introduction de l'élevage, du travail des métaux, du tissage et enfin, de l'agriculture.

Quand c'est la femme qui quitte la résidence d'origine, on parle de société ou de résidence « patrilocale » (ou virilocale), cas le plus fréquent, quand c'est l'homme qui rompt avec son groupe d'origine, on dit que la société est « matrilocale » (ou uxoricale). (...) Concernant les sociétés préhistoriques, on ignorait quel était le type de résidence choisi, jusqu'à la parution en 2011 des résultats d'une étude menée par le généticien espagnol Carles Lalueza-Fox et ses collaborateurs. Dans leur article, ils concluent que certains Néanderthaliens auraient été de résidence patrilocale.

Il est probable que les premiers humains, à cause des neuf mois qui séparent l'acte sexuel de la naissance d'un enfant, n'avaient pas conscience des fonctions des deux sexes dans la procréation et que la maternité était alors perçue comme une parthénogenèse (reproduction monoparentale) relevant du surnaturel. Dans la promiscuité de la « horde primitive », seule la filiation maternelle pouvait être prouvée, déterminant ainsi l'émergence de la société matrilineaire, voire du matriarcat.

Cependant, une société matrilineaire n'est pas forcément matriarcale (à la fois matrilineaire et matrilocale), elle peut être patriarcale. En effet, cette reconnaissance du rôle des femmes dans la filiation n'implique aucunement qu'elles aient le pouvoir, en particulier sociopolitique. Si une hiérarchie basée sur la femelle dominante et sa descendance a été observée chez de nombreuses espèces animales, notamment les lions, les éléphants et surtout les hyènes et les bonobos, nos proches cousins, le matriarcat n'existe pas dans les sociétés humaines actuelles, mais a-t-il existé antérieurement ?

La thèse d'une prépondérance de la femme dans la famille et la société dans les premières sociétés humaines est développée au XIX^e siècle par Morgan, puis reprise et popularisée par Engels dans *L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'Etat* (1884). (...) Prolongeant les travaux d'Engels, certaines chercheuses féministes marxistes états-

uniennes considèrent les sociétés de chasseurs-cueilleurs comme des sociétés égalitaires, en particulier du point de vue du genre.

Si l'existence de sociétés matrilineaires est généralement acceptée, celle de sociétés matriarcales stricto sensu fait débat. (...) Cependant, de récentes recherches archéologiques, en particulier celles de Gimbutas semblent confirmer l'existence de sociétés matriarcales. Pour cette archéologue, la présence dans le passé de sociétés « matristiques » - terme, pour elle, moins discriminatoire que « matriarcales » - est prouvée par l'abondance des représentations féminines découvertes dans les sites archéologiques de la civilisation pré-indo-européenne, qu'elle dénomme « culture préhistorique de la déesse ». Cette statuaire, témoin de la prééminence du culte de la Déesse-Mère, refléterait la représentation des rôles entre genres dans les sociétés d'alors. Ces sociétés « matristiques » auraient perduré des dizaines de millénaires – depuis l'Aurignacien jusqu'à l'Âge du Bronze, il y a 3 000 ans – où elles auraient peu à peu été supplantées par les sociétés « androcratiques » (patriarcales).

Pour certains défenseurs de la thèse gradualiste du remplacement du matriarcat par le patriarcat, celui-ci serait apparu avec la sédentarisation (au cours du Néolithique), pour d'autres, un peu plus tard, au début de l'Âge du Bronze. Selon Gimbutas, il aurait vu le jour chez les populations kourganes des steppes orientales d'Eurasie en concomitance avec la domestication du cheval. Lors de leur migration vers l'Europe occidentale, entre 4 500 et 3 000 ans avant le présent, ces tribus patriarcales auraient imposé aux populations matriarcales autochtones un *système hiérarchique guerrier*. Quant à Todd, il situe à Sumer l'invention du principe patrilinéaire, probablement au cours de la seconde moitié du III^e millénaire av. J.C.. Selon les auteurs, le système patriarcal serait apparu en même temps que l'accroissement ou l'accumulation des biens (Morgan et Engels), l'apparition de la division sexuée du travail (Colin Spencer et Elizabeth Barber) ou le changement de divinités avec le remplacement du culte de la Déesse-Mère par le culte d'un ou plusieurs dieux masculins *fécondateurs de la Grande Mère terrestre*.

Le patriarcat établit la relation entre le coït et la grossesse. Dès lors, pour les hommes, l'assurance de la transmission des biens à leurs enfants devient une priorité. En effet, l'absence des rituels domestiques (rites de passage ou de fécondité) dans beaucoup de sociétés traditionnelles – dont la structure familiale est « étendue » et non « élémentaire » comme actuellement – souligne que le rôle de la semence masculine dans la grossesse demeure souvent obscur. La nécessité d'assurer la paternité des enfants aurait entraîné selon Engels, d'une part, la domination des femmes par les hommes pour sécuriser la reproduction, d'abord au sein de la famille puis de la société, et d'autre part, afin que les enfants puissent hériter de leur père, le remplacement de la filiation matrilineaire par la filiation patrilinéaire et l'instauration de la patrilocalité. On lui objectera que la patrilocalité était déjà présente chez les chasseurs-cueilleurs préhistoriques, notamment chez les Néanderthaliens, comme nous l'avons évoqué précédemment, alors que probablement la filiation était de type matrilineaire pour les raisons que nous avons mentionnées ci-dessus. De même, pour Radcliff-Brown et Malinowski, la « circulation des femmes » n'est pas la condition *sine qua non* du patriarcat.

Selon Colin Spencer, l'accumulation de biens, favorisée par la sédentarité, aurait entraîné le développement d'une nouvelle activité, celle de les protéger. Cette tâche « militaire » aurait incombé aux hommes car physiquement plus forts et n'intervenant pas dans la fonction reproductrice, un homme qui meurt à la guerre pouvant facilement être remplacé par un autre. Ainsi, les femmes conservant les tâches liées à la maternité, la division sexuée du travail serait apparue ou se serait exacerbée.

Certains anthropologues du XIX^e siècle considèrent le passage de la filiation maternelle à la filiation paternelle comme « un progrès de l'esprit humain ». Cette thèse est reprise au siècle suivant par les psychanalystes Jacques Lacan (1901-1981) et Freud qui écrit en 1939 : « Sous l'influence de conditions extérieures qu'il ne nous appartient pas d'étudier ici et qui d'ailleurs ne sont pas toutes bien connues, une organisation patriarcale de la société succéda à l'organisation matriarcale, ce qui naturellement provoqua un grand bouleversement des lois alors en vigueur (...). Mais ce bouleversement, ce passage de la mère au père, a un autre sens encore : il marque une victoire de la spiritualité sur la sensualité et par là un progrès de la civilisation. En effet, la maternité est révélée par les sens, tandis que la paternité est une conjecture basée sur des déductions et des hypothèses ».

A l'inverse, pour Bachofen, afin de favoriser la survie et la continuité du clan, les femmes auraient été les artisans de nombreuses innovations techniques, dont la poterie, le tissage puis le tissage, et à l'initiative du culte de la fécondité (Déesse-Mère). En outre, ayant en charge les nouveaux-nés (lien symbiotique), elles auraient fixé et transmis les premières formes de la culture, en particulier le langage. Plus récemment, à la suite de Gimbutas, plusieurs archéologues ont mis en évidence, que les sociétés matriarcales furent les premières à développer l'agriculture et à se sédentariser pour former les premiers villages et les premières cités d'Europe méridionale et du Proche-Orient.

Quoi qu'il en soit, d'après les données archéologiques – traces d'incendies, de saccages et de violences diverses - , toutes les civilisations méditerranéennes dites des « hypogées », considérées comme des sociétés matrilineaires, voire matriarcales, furent détruites vers 3 500 ans avant le présent par des groupes dotés d'un système de type patriarcal. Il se peut donc que la domination masculine systématique par, entre autres, la minoration du rôle des femmes dans la société et la valorisation des activités masculines en particulier guerrières, soit une forme de violence, voire un substitut de la guerre.

De nombreux rites, aussi divers que l'initiation masculine, les rites de fondation, propitiatoires, expiatoires ou funéraires, légitiment et promeuvent la violence. En outre, les rituels, même sacrificiels, ne remplacent pas la guerre et parfois même l'initient. Alors, le « sacré » génère-t-il des comportements violents ?

Ch 3. Le rôle du sacré

Pratiqué par de très nombreuses sociétés, le rituel sacrificiel apparaît comme consubstantiel aux sociétés humaines. Mais, si le rituel est un moyen de préserver un ordre social bouleversé, la catharsis, qui est au cœur des rituels sacrificiels et souvent au fondement de l'acte violent, prive l'Homme de son libre-arbitre et abolit l'empathie naturelle envers l'Autre.

Selon les sociétés, les rites sacrificiels permettaient : la communication entre le monde sacré et le monde profane par l'intermédiaire d'une victime, la résolution de crises, l'assouvissement d'une vengeance (le sang que réclament les vainqueurs) ou – plutôt dans les sociétés sans Etat – l'exécution d'une justice vindicatoire (compensation d'une perte) ou bien encore l'affermissement des cérémonies sociales (liées à la fécondité, à l'accouchement, au mariage ou aux funérailles).

Les sacrifices étaient soit propitiatoires, soit expiatoires et parfois divinatoires. Dans le premier cas, on immolait une victime pour se concilier les faveurs d'un esprit ou d'un dieu en vue d'un bienfait à venir : fertilité des moissons, santé des troupeaux, venue de la pluie ou du soleil, succès dans les activités, etc. Quant aux sacrifices expiatoires, ils étaient pratiqués en remerciement d'un bienfait, en remboursement d'une « dette » ou pour apaiser des dieux tutélaires ou des esprits... Dans tous les cas, les sacrifices humains étaient toujours très ritualisés. Cependant, les raisons profondes qui motivent les pratiques sacrificielles font débat.

Deux thèses s'opposent : d'une part, celle qui perçoit le sacrifice d'une victime comme un échange entre les Hommes et les êtres surnaturels auxquels ils croient – réactualisation des mythes fondateurs de l'origine de la création du monde ou du groupe – (Hocart, Tylor, Henri Hubert (1872-1927) et Mauss) et, d'autre part, celle qui soutient que le sacrifice permet de résoudre les crises qui surviennent au sein de la communauté (Girard).

Pour Lévi-Strauss, la théorie sacrificielle reposerait non sur un principe de discontinuité mais sur un principe de contiguïté entre l'animal et l'Homme, d'où la possibilité d'une substitution de l'un par l'autre. En effet, dans de nombreux mythes et croyances, des animaux – parfaits boucs émissaires par leur pouvoir de transformation symbolique – sont immolés, tels que le bélier qui remplace Isaac le fils d'Abraham, le taureau dans le culte de Mithra, le pur agneau ou le chat noir « diabolique »...

Dans les sociétés de chasseurs-cueilleurs préhistoriques, aucune preuve archéologique n'atteste le sacrifice de bêtes sauvages, probablement parce que les relations entre elles et les humains étaient alors des relations d'alliances. Par contre, dès l'apparition de la domestication des animaux au cours du Néolithique, certains d'entre eux vont être sacrifiés pour des raisons qui varient en fonction des sociétés.

Plusieurs travaux d'ethnologues et d'archéologues montrent que les sacrifices humains sont liés au développement et à l'expansion de l'agriculture. Et même, pour certains, ils n'étaient pratiqués que dans les sociétés agricoles. Par exemple, la culture du maïs, qui devient dominante dans tout le Sud-Ouest américain il y a environ 1 000 ans, est accompagnée de rituels incluant le sacrifice humain et le cannibalisme. Selon l'anthropologue Marcel Hénaff, dans la mesure où la domestication signifie une maîtrise des humains sur la vie, en offrant une part de leur récolte ou de leur bétail aux dieux, ces derniers leur restituaient une part du pouvoir qu'ils avaient acquis.

Dès que les dieux arrivent, le sacrifice est souvent réclamé, mais pas par tous : les dieux masculins, à quelques exceptions près, seraient plus exigeants. Le sacrifice sanglant serait-il lié au remplacement du culte de la Déesse-Mère par celui du Dieu fort comme le soutient Eliade ?

Le culte primitif et universel de la Déesse-Mère ou Grande Déesse, qui consistait essentiellement en une vénération à travers l'image sacralisée de la femme (symbolisant la Terre, la fertilité ou la fécondité), semble précéder celui des dieux masculins. Pour certains archéologues, il aurait lui-même succédé au culte d'une déesse primordiale représentée par les « Vénus », statuettes, aux caractères sexuels souvent accentués (symbolisant la sexualité et la fécondité) découvertes dans des sites européens du Paléolithique supérieur. La femme incarnant la reproduction de l'espèce et sa survie à long terme, le culte de la Déesse s'inscrit dans une dimension temporelle circulaire et cyclique non linéaire, où prend naissance le mythe de l'« éternel retour ».

Pour l'archéologue Jacques Cauvin (1930-2001), au Proche-Orient, le culte de la Déesse-Mère aurait précédé la naissance de l'agriculture et ce n'est qu'avec le développement de celle-ci et de la métallurgie qu'il aurait progressivement cédé la place à celui des divinités masculines. Cette hypothèse a été récemment combattue par Testart dans *La Déesse et le Grain*. Pour cet ethnologue, parce qu'elles ont été découvertes non dans des sanctuaires religieux mais le plus souvent entre les ruelles des maisons, les statuettes féminines néolithiques, dénudées et aux caractères sexuels accentués, ne prouvent pas l'existence du culte de la déesse-Mère. En outre, elles sont très nombreuses (plusieurs dizaines de milliers), souvent petites (quelques centimètres de hauteur) et de facture rudimentaire (grossière par rapport aux céramiques associées) (...) De plus, elles ne prouvent aucunement que les femmes aient été les instigatrices de ce culte. Il réfute également la thèse de l'existence de sociétés matriarcales basées, selon lui, uniquement sur la prolifération de ces statuettes féminines au cours du Néolithique car, fabriquées et utilisées par des hommes, elles expriment la domination masculine par l'instrumentalisation de l'image de la femme. Manipulation qui perdure durant les périodes historiques à travers l'art, l'architecture et, à partir du XX^e siècle, la publicité.

Cependant, si la thèse de Testart est avérée pour les sociétés africaines et océaniques traditionnelles, aucune preuve archéologique ne vient l'étayer pour les périodes anciennes. Comme il le souligne, les femmes représentées ne sont ni menaçantes ni terrifiantes et il faut rappeler que les sociétés matrilineaires n'ont jamais été fondées sur la domination et la violence, comme l'atteste l'absence dans ces sites de véritables armes de guerre et d'édifices révélant un pouvoir.

Contrairement à ce que pensait Morgan, l'apparition de l'économie de production n'a pas supprimé le cannibalisme caractéristique, pour lui, de l'*Etat sauvage*. Au contraire, il semble se développer au cours du Néolithique. Ces Hommes anciens, comme les Hommes modernes, ont mangé leurs semblables, pour différentes raisons dont certaines, surtout pour les périodes les plus anciennes, demeurent inconnues. Dans les sociétés occidentales judéo-chrétiennes, l'idée même que des Hommes puissent avoir été des anthropophages suscite effroi et rejet. (...) Cependant, contrairement à la thèse de Freud, le tabou cannibalique n'est pas universel. En effet, comme l'attestent de nombreux récits biographiques, les études archéologiques et ethnographiques, le cannibalisme existe et a même eu dans le passé une vaste aire d'extension. Il a été pratiqué par un grand nombre de sociétés à un moment de leur histoire dans toutes les régions du globe.

Plus que toute autre viande, la chair humaine est investie de vertus naturelles mais aussi surnaturelles. Hétérogène et polymorphe, comme l'illustre la grande variété des rites pratiqués, le cannibalisme rituel ne trouve pas d'explication globale. Cependant, tout comme l'échange matrimonial, il est un acte culturel qui maintient la cohésion de la communauté et forge les relations intergroupes.

Souvent les défunts consommés avaient un statut d'ancêtres. Leurs vertus spécifiques étaient ainsi transmises aux consommateurs. La distribution des différentes parties du corps était toujours réglementée et suivait souvent le même protocole que celui pratiqué pour l'échange matrimonial. Il existe en effet une étroite corrélation dans leur organisation entre endocannibalisme et parenté comme en attestent les règles sévères, avec des interdits et des obligations, qui régissaient certains rituels cannibaliques. La métaphorisation des rapports de parenté et des relations sexuelles est souvent attestée, comme chez les Guayakis qui

assimilaient l'ingestion de la chair d'un membre de sa famille à un inceste. Ces obligations et interdits ne s'étendaient pas seulement à la parenté naturelle, mais aussi à la parenté classificatoire, ainsi chez les Maoris où les femmes, qui soi-disant affaiblissent le guerrier, n'étaient pas mangées.

Seuls le culte de Dionysos et le catholicisme proposent un schéma contraire : c'est le Dieu qui s'offre aux Hommes (théophagie) ; le sacrifice eucharistique serait la sublimation d'un culte anthropophagique.

Le cannibalisme guerrier, fréquent et universellement répandu, n'est pas toujours lié intrinsèquement à la guerre, mais souvent à la représentation du monde comme chez les Iroquois, Hurons et Algonquins qui ne consommaient que des guerriers (incorporation phagique). Les autres prisonniers étaient intégrés au groupe et au système matrimonial (incorporation sociale). Ce type de cannibalisme reposait principalement sur la croyance en la transmission de la force vitale du mort au vivant par l'intermédiaire de la chair humaine.

Cependant, la haine et la vengeance, ont aussi engendré la pratique du cannibalisme guerrier. (...) Animé par la haine, le cannibalisme de vengeance a été pratiqué pour des raisons politiques, religieuses ou idéologiques, en temps de guerre ou de conflits, ou simplement par haine de l'autre (raison ethnique). (...) Comme l'attestent des rapports des Nations unies, il existe encore aujourd'hui.

Dès le XVII^e siècle, pour beaucoup d'Européens, tous les « sauvages » sont des cannibales, des ennemis de l'humanité ou de la civilisation. Le cannibalisme doit être éradiqué par la civilisation et le christianisme. Dans la répression de cette coutume, la colonisation a trouvé sa justification !

Universel et intemporel, le cannibalisme n'est donc nullement une preuve d'« archaïsme » au sens évolutif du terme, ni le reflet d'une nature ensauvagée. C'était une institution sociale aux règles strictes et aux rites complexes qui ont varié selon les sociétés, s'éloignant ainsi de la Nature (du sauvage) pour intégrer la sphère de la Culture.

Selon Freud, en des temps très anciens, les humains étaient organisés en une horde primitive dominée par un grand mâle tyrannique qui s'octroyait toutes les femmes, obligeant les fils à s'en procurer à l'extérieur par rapt. Puis : « Un jour les frères chassés se sont réunis, ont tué et mangé le père, ce qui a mis fin à l'existence de la horde paternelle. » (...) Ce repas cannibalique, par le sentiment de culpabilité qu'il entraîna, aurait donné naissance à l'ordre social, la loi et la religion (le totémisme).

Dès sa formulation, le complexe d'Œdipe, en particulier son universalité, a été critiqué par des psychanalystes, mais aussi par des historiens et des ethnologues. Pour Lévi-Strauss, pour qui la prohibition de l'inceste est au fondement de toutes les cultures humaines, Freud est un explorateur de l'intérieur et sa pensée est mythique comme celle des primitifs. Girard est encore plus virulent : pour lui, c'est une mystification qui non seulement perpétue le mensonge de la culpabilité du bouc émissaire, mais l'accroît en lui donnant un statut d'universalité.

Pour certains chercheurs, la violence serait une sorte de cruauté naturelle – bestiale – due à des pulsions agressives et à un manque d'empathie. Inscrite dans les gènes, elle serait présente chez tous les humains, mais aussi chez les animaux, en particulier les prédateurs et les chimpanzés. D'ailleurs, pour le médecin et criminologue italien Cesare Lombroso (1835-1909), l'existence de criminels sous-tend la présence d'un fondement génétique de la violence.

Les chimpanzés semblent garder en mémoire les faveurs accordées ou reçues. Par exemple, lorsqu'ils chassent en groupes des singes colobes, le chasseur qui a attrapé une proie, quel que soit son rang, la partage en fonction du rôle joué par chaque membre du groupe au moment de la chasse mais aussi de leur comportement passé (faveurs reçues/données, par exemple « épouillage contre nourriture »), pratiquant ainsi la réciprocité (ce que chez l'Homme on nomme la gratitude). De même, le refus des inégalités, qui génèrent du ressentiment ou de l'envie, paraît être une caractéristique commune à tous les primates, Homme compris. S'occuper de ce que les autres obtiennent empêche quiconque de prendre l'avantage sur un autre et décourage toute exploitation. Ainsi, en s'associant à des partenaires sur lesquels ils peuvent compter, les chimpanzés, comme les humains, se protègent des « profiteurs » et des « exploités », par exemple en les excluant du système d'échanges. Cependant, la réaction face aux inégalités varie en fonction de la proximité entre individus : elle est particulièrement violente chez ceux qui ne se connaissent pas depuis longtemps. Mais comment de tels comportements ont-ils pu se développer ?

La violence, ou plutôt l'agressivité, comme l'ont montré les recherches de Goodall, existe chez les chimpanzés mâles qui n'hésitent pas à combattre leurs voisins pour s'emparer des femelles. Leurs comportements sociaux « guerriers » sont liés à l'accession au pouvoir, à la rivalité amoureuse, à la défense de leur territoire ou à l'accès à la nourriture lorsqu'elle se raréfie. Des comportements sociaux qui rappellent ceux des Hommes. Cependant, il existe un autre modèle comportemental que celui des chimpanzés, celui des bonobos ; une espèce génétiquement tout aussi proche de la nôtre, voire plus d'après leur cerveau. Chez les bonobos, les femelles sont dominantes et l'agressivité est moindre que chez les chimpanzés, car la violence est souvent détournée et canalisée vers l'activité sexuelle.

Selon Frans de Waal, l'Homme, mi-bonobo mi-chimpanzé, serait un « animal bipolaire » à la fois pacifique et agressif. Alors, comme certains anthropologues l'ont suggéré, l'Homme descendrait-il de « singes tueurs » ? (...) L'hypothèse du « singe tueur » comme ascendant de l'Homme fut proposée en 1925 par l'anthropologue australien Raymond A. Dart (1893-1988) et popularisée par l'Américain Robert Ardrey (1908-1980) dans son livre *Les Enfants de Caïn*. Chasseur donc prédateur, l'Homme préhistorique aurait été agressif par nature !

Cependant, les études ethnographiques menées chez des peuples de chasseurs-cueilleurs, dont celles de Clastres, montrent que, dans la majorité des cas, la mise à mort de l'animal exclut toute agressivité du chasseur. Au contraire, elle socialiserait cette nécessaire violence sur le mode de l'échange cosmologique entre l'Homme et la Nature, en particulier dans les sociétés chamaniques ou animistes, où il y a consubstantialité entre l'Homme et l'animal. (...) Défendue initialement par quelques anthropologues, très tôt critiquée, l'hypothèse que l'Homme descende de « singes tueurs » est aujourd'hui abandonnée.

Pour fonder la légitimité de la violence, les idéologues du XIX^e siècle vont s'appuyer sur la théorie de la « sélection naturelle » de Darwin, publiée en 1859. Dans *Survival of the Fittest in Principles of Biology* (1864) du sociologue anglais Herbert Spencer (1820-1903), la sélection naturelle des espèces devient chez les êtres humains la « survie du plus apte ». S'appuyant sur ses écrits, les partisans de ce qui va devenir le « darwinisme social » soutiennent que la lutte pour la vie est l'état naturel des relations sociales entre les Hommes. Cette thèse repose sur le présupposé que l'hérédité joue un rôle prépondérant dans l'évolution humaine, que les caractères innés (hérités) l'emportent sur les caractères acquis par l'éducation. Pour ses zéloteurs, cette sélection naturelle favoriserait le progrès à la fois de l'Homme biologique et des sociétés humaines, suivant en cela le paradigme dominant au XIX^e siècle d'une évolution progressive et linéaire de l'humanité.

Bien que son nom soit associé à cette « idéologie », Darwin la critique dans son ouvrage de 1871 : pour lui, non seulement l'évolution résulte d'une sélection naturelle, donc plus ou moins du hasard (ainsi, il s'oppose au créationnisme, doctrine dominante à son époque), mais la lutte pour l'existence n'est pas l'aptitude la plus importante pour caractériser l'évolution de la nature de l'Homme. En outre, la « sélection du plus apte » expliquerait, pour ses partisans, les disparités observées entre les sociétés « civilisées » et les peuples « primitifs », les individus « supérieurs » et les individus « inférieurs ». Durant la seconde moitié du XIX^e et le début du XX^e siècle, légitimant l'existence de « races inférieures », le « darwinisme social » va servir à justifier « scientifiquement » des politiques sociales fondées sur l'individualisme et la lutte pour l'existence (exploitation de la classe prolétarienne, esclavage, colonisation, eugénisme, extermination de certaines ethnies et conflits entre nations).

En fait, la prétendue « sauvagerie intérieure », décrite par certains, ne serait-elle pas, comme le suggère l'épistémologue et anthropologue Raymond Corbey, « une construction mentale imaginaire influencée par les idéologies du XIX^e siècle comme le racialisme ou l'eugénisme ». En effet, la violence n'est pas une fatalité, elle ne procède ni d'une pulsion agressive originelle chez l'Homme, comme le dit Freud, ni d'une cruauté innée, comme le pensait Nietzsche. Elle n'est pas génétiquement déterminée, car, même si le comportement violent est conditionné par certaines structures cognitives, le milieu familial et le contexte socioculturel jouent un rôle important dans sa genèse. D'après les données archéologiques évoquées précédemment, les Hommes préhistoriques du Paléolithique vivaient sans violence institutionnalisée. L'apparition de celle-ci a donc des causes historiques et sociales et peut s'expliquer, selon Freud lui-même, comme une réaction à une situation de frustration produite par certaines dérives sociales : rancœur historique, haine de ressentiment ou de revanche. La guerre n'est donc pas indissociable de la condition humaine, mais le produit des sociétés et des cultures qu'elles engendrent. Elle est l'un des vecteurs de mutation de leur histoire.

Ch 5. L'altruisme, catalyseur de l'humanisation ?

L'hypothèse d'une transmission héréditaire des comportements sociaux, pour expliquer notamment la violence et les conflits meurtriers, a suscité de vives réactions de la part de nombreux biologistes, sociologues et anthropologues, qui soutenaient qu'ils étaient acquis par l'apprentissage et non innés. En réaction, certains se sont interrogés sur l'altruisme, en particulier sur son origine, sa nature et son rôle dans la gestion des conflits. Certains neurobiologistes soutiennent même que l'altruisme aurait une base neurophysiologique, particulièrement développée chez l'Homme.

(Pour) la plupart des biologistes évolutionnistes (...) chez les humains, descendants d'une longue lignée de primates grégaires, la coopération serait un comportement transmis de génération en génération. Ces comportements altruistes sont induits par le sens moral qui pour certains chercheurs serait inné.

Pour le biologiste américain Marc D. Hauser, les émotions seraient plus les conséquences que les causes des jugements moraux car il existerait dans notre cerveau un module inné chargé de dire ce qui est bien et ce qui est mal ; donc la raison, la culture et l'éducation ne seraient pour rien dans le jugement moral. Cette thèse, trop réductrice, est rejetée par de nombreux chercheurs, pour qui le domaine de la moralité humaine comporte beaucoup d'autres attitudes que l'empathie, l'équité ou la coopération.

Certains signaux, de soumission ou de détresse par exemple, émis par l'agressé permettraient de juguler la violence. Ils seraient liés à *l'inhibiteur de violence*. Ce mécanisme cognitif de communication non verbale, présent chez les animaux mais aussi chez l'Homme, participerait au développement du sens moral de l'enfant entre 4 et 7 ans. Selon le neurobiologiste Jean-Pierre Changeux : « Ce dispositif cognitif joint à la faculté d'attribution propre aux humains et au "lien social" pourrait être à l'origine des émotions morales, fondamentales et universelles, d'empathie et de sympathie. »

Si, pour Darwin (1871), les qualités morales naissent de l'instinct social, de nombreuses recherches en neurosciences, en primatologie ou en archéologie ont montré que l'espèce humaine est naturellement faite pour la coopération, l'entraide ou la solidarité, actes résultant d'émotions telles que l'empathie, la compassion, voire le remords. Comme l'atteste l'analyse des vestiges archéologiques, les comportements altruistes existaient chez nos lointains ancêtres.

En observant des anomalies ou des traumatismes présents sur les ossements des fossiles humains, on constate qu'un handicap n'entraînait pas l'élimination du sujet atteint. Par exemple, l'examen du bassin et de la colonne vertébrale d'un *Homo heidelbergensis*, daté d'environ 500 000 ans, découvert dans le site d'Atapuerca (Espagne) a montré qu'il souffrait d'une excroissance osseuse vertébrale et d'un glissement de vertèbres. Cet homme, de 1,75 mètre et pesant au moins 100 kilos, était donc bossu et devait souffrir en particulier lors de ces déplacements ; peut-être se servait-il alors d'un bâton. Handicapé, il a survécu jusqu'à environ 45 ans grâce aux soins que lui ont prodigué les siens. D'autres cas, comme celui de ce vieillard arthritique et édenté (âgé entre 50 et 60 ans) de La Chapelle-aux-Saints (Corrèze), attestent que les Néanderthaliens eux aussi prenaient en charge leurs anciens.

Les Hommes, mais également les singes, en particulier les chimpanzés, ont des comportements sociaux moraux. Mais, comment de tels comportements ont-ils pu apparaître et se développer ? Peut-être, comme le pensait Kropotkine, l'entraide basée sur la *sympathie mutuelle* innée est un facteur évolutif plus important que la compétition. Cette thèse de l'*entraide* est reprise et développée soixante-dix ans plus tard par Trivers dans sa théorie de l'altruisme réciproque. Selon celle-ci, les Hommes échangent des services suivant divers mécanismes de réciprocité qui ont tous en commun d'aboutir à ce que l'auteur d'une faveur finit par être récompensé. En 2010, dans *Comment nous sommes devenus moraux*, le chercheur en psychologie et anthropologie Nicolas Baumard rejoint Trivers en proposant la *théorie mutualiste*. Notre sens moral résulterait d'un contrat mutuellement avantageux passé entre deux personnes. Contrairement à de nombreux chercheurs qui soutiennent que la morale

est naturelle, pour lui, elle est une adaptation produite par des mécanismes psychologiques innés qui ne sont pas spécifiquement moraux (comme l'empathie, la culpabilité ou la honte).

Dans les premières sociétés humaines, certains comportements mis en évidence par les données archéologiques – coopération, partage de la nourriture (en particulier du gibier) et des tâches, entraide, inhumations – attestent l'existence d'émotions comme l'empathie et la compassion. Considérées ici d'un point de vue adaptatif et non moral, elles étaient indispensables à la survie du groupe.

On constate par exemple que, au cours des 20 000 dernières années, alors que la taille corporelle et le volume du cerveau humain se sont réduits de façon régulière, les capacités comportementales individuelles ont, elles, augmenté. Il n'existerait donc plus de relation directe entre les deux, ce qui attesterait le développement au cours de l'évolution humaine de l'« effet réversif de l'évolution » : la civilisation en institutionnalisant la solidarité sociale s'opposerait ainsi à la sélection naturelle.

Confrontées à de nombreuses crises tout au long de leur histoire, les diverses sociétés humaines qui se sont succédé ont su y résister sans doute parce qu'elles étaient fondées sur ces émotions plutôt que sur l'individualisme et la compétition. On constate en effet qu'au cours de l'histoire, les institutions qui prospèrent sont celles qui reposent sur le respect mutuel et l'on pourrait avancer, à l'instar de Baumard, que les interactions sociales, comme les institutions politiques, ne se développent que parce que l'équité nous est naturelle.

| |
|---|
| Troisième partie De la construction de la violence |
|---|

Si aujourd'hui encore quelques sociobiologistes et psychologues suggèrent que les comportements violents sont génétiquement inscrits et héréditaires, d'autres chercheurs, en particulier en neurosciences, réfutent cette thèse, car pour eux, il n'y a pas de violence « naturelle » en l'Homme. La nature humaine n'est ni bonne ni mauvaise, des facteurs environnementaux (d'ordre familial ou social) étant la cause du recours à la violence.

Ch 1. Le « Préhistorique violent » : une double construction

Dans l'Europe chrétienne, la vie des Hommes anciens a évidemment été assimilée d'abord à celle d'Adam au jardin d'Eden, puis à celle de ses descendants jusqu'au Déluge, époque durant laquelle, selon la Bible, la quasi-totalité des humains aurait disparu. (...) Cette vision pitoyable des origines va dominer parmi les anthropologues évolutionnistes et les préhistoriens de la seconde moitié du XIX^e siècle pour qui seul le progrès technique rend l'Homme plus heureux.

Si, depuis la fin des années 1860, la plupart des savants reconnaissent au Préhistorique des qualités d'artisan, ses comportements sociaux, artistiques et ses aspirations métaphysiques sont âprement débattus. (...) Pour de nombreux anthropologues et préhistoriens du XIX^e et du début du XX^e siècle, les armes préhistoriques, les fossiles humains portant des blessures, les fortifications et certaines représentations de l'art pariétal étaient des preuves irréfutables de l'existence de combats, ou de la guerre durant la préhistoire. (...) La thèse de l'existence de combats durant les temps anciens est présente dans les premiers ouvrages de Préhistoire qui paraissent dans les années 1880-1890.

Le paradigme d'une évolution de l'humanité progressive et unilinéaire soutenue par les anthropologues évolutionnistes et les préhistoriens du XIX^e siècle a profondément ancré l'idée que les peuples préhistoriques et « non civilisés » étaient violents et guerriers (arguant en outre que ces guerres tribales étaient inorganisées, irrationnelles et barbares). La mise en exergue de la pratique, courante dans ces sociétés, du cannibalisme en a été le point culminant. Dans *La Guerre dans les diverses races humaines* (1895), le préhistorien Charles Letourneau (1831-1902) soutient que, legs d'un passé sanguinaire, cette pratique était intimement liée à celle de la guerre.

Au XX^e siècle, si l'Homme préhistorique, en particulier Cro-Magnon, est jugé ingénieux, artiste et respectueux de ses morts, l'image de la brute primitive persiste. Dans le très populaire *Les Enfants de Caïn* (1961) d'Ardrey, c'est à force de réfléchir que le Préhistorique a développé le cerveau qui lui a permis d'inventer et de perfectionner les armes, « innovation qui fut le propre des premiers balbutiements de la culture du primate ».

Cependant, si certains préhistoriens voient dans la spécialisation des « armes » au cours du Paléolithique, la preuve de l'apparition des conflits, il est à souligner que ces dernières comme la plupart de celles du Néolithique telles que les haches, peuvent n'être que des outils ou des armes de chasse, utilisés contre des animaux et non contre des humains. De même, objets de valeur personnels, leur présence dans les sépultures ne confirme aucunement que le défunt était un guerrier, un chasseur ayant très bien pu être enterré avec ses armes de chasse. Ce n'est qu'à l'Âge du Bronze qu'apparaissent les véritables armes de guerre offensives (hache de combat, épée, etc.) et ce sont elles qui distinguent véritablement le chasseur du guerrier. En outre, si l'arme permet de tuer plus facilement un animal ou un humain, elle n'est aucunement la preuve de plus de violence entre individus encore moins celle de conflits intergroupes voire de guerres. Mais, pour les visiteurs de l'époque, la question était entendue : la guerre avait existé depuis la nuit des temps !

Ch 2. Réalités archéologiques

Si la violence envers autrui remonte à au moins 120 000 ans, la guerre, elle, n'a pas toujours existé. Apparue, il y a moins d'une douzaine de milliers d'années, elle est peut-être, comme le pensaient certains anthropologues évolutionnistes du XIX^e siècle, le produit de la « civilisation ». Durant le Paléolithique, parmi plusieurs centaines d'ossements humains examinés, seuls attestent d'actes de violence volontaires : ils ont été perpétrés par l'Homme moderne (*Homo sapiens*). De même, si le cannibalisme a été quelquefois pratiqué, et ce depuis au moins 800 000 ans, seuls deux cas témoignent que la victime a été agressée avant d'être mangée.

Du fait de la rareté des blessures sur les os humains et de l'absence de représentations de scènes de combats dans l'art pariétal ou mobilier, on peut raisonnablement penser que la guerre n'existait pas, d'autant que la faible densité des populations et leur répartition sur un vaste territoire rendaient quasi nulle la probabilité que des affrontements aient eu lieu. En outre, une bonne entente entre ces petites communautés était indispensable à leur survie, en particulier pour assurer la reproduction, donc la descendance. La première trace de violence collective a été découverte dans le Site 117 (à la frontière nord du Soudan) daté entre 13 140 et 14 340 ans avant le présent, période d'aridification du climat (...) Mais jusqu'à présent le cas reste unique.

La sédentarisation des populations, qui s'accélère au cours du Néolithique ancien avec la domestication des plantes et des animaux, a entraîné une croissance localisée de la population et provoqué une crise démographique qui a peut-être été régulée par des conflits. En effet, dans plusieurs nécropoles de cette période, des squelettes d'hommes, de femmes et d'enfants présentent des blessures mortelles témoignant de l'existence de conflits internes ou entre villages comme à Schletz ou à Tahleim. C'est à la même période qu'apparaissent dans l'art rupestre du levant espagnol les représentations de scènes de rencontres armées entre groupes d'archers, ainsi que les constructions d'enceintes et de fortifications, bien que, comme nous l'avons déjà signalé, la véritable fonction de celles-ci ne soit pas clairement établie.

Par ailleurs, si des conflits ont éclaté entre les premières communautés d'agropasteurs, on ne peut exclure qu'il s'en soit produit entre celles-ci et les derniers chasseurs-cueilleurs en particulier à l'arrivée en Europe de nouveaux migrants, entre 5 200 et 4 400 ans avant le présent, comme probablement à Herxheim. En effet, une crise profonde semble traverser cette période, comme l'atteste également le nombre plus élevé de sacrifices humains et de cannibalisme. La relation étroite du cannibalisme avec la guerre est d'ailleurs largement documentée par l'ethnographie. (...) Le culte de la Déesse-Mère cède progressivement la place à celui de divinités masculines. C'est probablement à cette période que la domination de la femme par l'homme s'instaure à travers le patriarcat, substitut de la guerre pour certains chercheurs.

Bien qu'une certaine inégalité socio-économique ait pu exister au Paléolithique supérieur comme nous l'avons évoqué, les sociétés néolithiques apparaissent plus inégalitaires que celles du Paléolithique. Elles peuvent être assimilées à des sociétés transégalitaires et hétérarchiques (partage du pouvoir entre deux ou plusieurs groupes (...) qui interagissent en égaux mais qui ont des relations instables et changeantes en ce qui concerne le pouvoir, la richesse, la position sociale et les rôles rituels). Cependant, d'après les données ethnographiques, les structures économiques, relativement égalitaires, et sociales, peu hiérarchisées, des peuples chasseurs-cueilleurs ne préservaient ni de la violence (cannibalisme, chasse aux têtes), ni de la dominance d'un sexe par un autre. Les conflits sont donc probablement antérieurs à l'apparition des inégalités.

Présents dans la plupart des rites des peuples traditionnels, les sacrifices puisent leur raison d'être dans le chaos des phénomènes naturels. Confrontés aux grands bouleversements environnementaux et climatiques (irruptions volcaniques, inondations, séismes, etc.), aux cycles de la nature (alternance du jour et de la nuit, des saisons, etc.) et de la vie (de la naissance à la mort), il a fallu aux Hommes préhistoriques trouver des réponses, des explications et, pour exorciser ces peurs, instaurer des rites.

D'après de nouvelles études ethnologiques, il semble bien que, partout dans le monde, la guerre indigène a généralement été transformée, fréquemment intensifiée et parfois précipitée, par le contact avec les Occidentaux. Par exemple, les peintures rupestres réalisées par les San d'Afrique du Sud montrent des scènes de combats entre ces chasseurs-cueilleurs nomades et des éleveurs blancs sédentaires, conflits provoqués par des rapines de troupeaux. De même, dans l'art pariétal des chasseurs-cueilleurs australiens, les scènes de combats sont rares et, quand elles existent, elles figurent des conflits entre ces derniers et des agriculteurs ou des colons.

Grâce, en particulier, à l'ethnologie et au développement du relativisme culturel, le mythe de l'âge d'or a resurgi ; cette vision idyllique succède à celle « misérabiliste », « Aubes cruelles », qui a longtemps été associée à la vie des Hommes préhistoriques. Il est indiscutable que la « vérité » sur ces peuples lointains se situe quelque part entre ces deux visions.

Ch 3. La violence, un symptôme social

Bien que pour les humains les deux mots soient employés indifféremment, ne confondons pas agressivité et violence. L'agressivité est un comportement inné qui permet de sauvegarder l'individu ou l'espèce de sa disparition éventuelle. Biologiquement, face à une situation dangereuse, notre cerveau est programmé (au niveau de l'amygdale cérébrale) pour déclencher immédiatement une réaction émotionnelle de survie (automatique et non consciente) : sécrétion d'adrénaline et de cortisol. Puis, informé du danger, le cortex cérébral après avoir analysé les informations et consulté les données mémorisées dans l'hippocampe, élabore les stratégies les mieux adaptées à la situation : faire face, éviter ou fuir.

De même, pour se nourrir ou copuler, un animal prédateur attaque (en latin *aggredi*, signifie « attaquer »), mais, s'il est agressif, il n'est pas violent. Comme nous venons de le voir précédemment, l'apparition de la violence et son développement au cours de l'histoire dérivent des structures économiques, sociales, politiques et religieuses des sociétés. Parfois pathologique, la violence, prohibée, imposée ou autorisée selon les cultures, est polycasale et multiforme.

La violence est un comportement social qui, parfois, se fait institution et moyen de gouvernance – en lien avec le pouvoir, elle détermine la politique. (...) « Les solutions totalitaires peuvent fort bien survivre à la chute des régimes totalitaires, sous la forme de tentations fortes qui surgiront chaque fois qu'il semblera impossible de soulager la misère politique, sociale et économique, d'une manière qui soit digne de l'homme », écrit la philosophe américaine d'origine allemande Hannah Arendt (1906-1975) dans *Système totalitaire* (1951). Enfin, le conflit de classe incarne la violence d'ordre révolutionnaire que, comme Karl Marx dans *Le Capital*, Sorel légitime en soulignant que le socialisme lui doit les « hautes valeurs morales par lesquelles il apporte le salut au monde moderne ». Cependant, comme le rappelle Serge Carfantan, il ne faut pas confondre l'homme violent, doctrinaire, déraisonnable (Hoederer dans *Les Mains sales* de Jean-Paul Sartre) et l'homme révolté, idéaliste, raisonnable qui exige le respect des valeurs humaines et la justice (*L'Homme révolté* d'Albert Camus, ou Hugo dans *Les Mains sales*).

Le sociologue Pierre Bourdieu (1930-2002) défend quant à lui l'existence d'une *violence symbolique* : infraconsciente, verbale et institutionnelle. Cette violence ne s'appuie pas sur une domination d'un individu sur un autre mais sur une domination d'une position sociale sur une autre. Cette structure, étant non objectivée et uniquement subie, elle est donc source d'un sentiment d'infériorité ou d'insignifiance qui conduit à la soumission « volontaire ». La *violence symbolique* trouve son fondement dans la hiérarchisation des groupes sociaux, perçue comme légitime car basée sur des croyances socialement inculquées.

La défense de « valeurs élevées » a, de tout temps, servi de prétexte à ceux qui voulaient déclencher une guerre. Pour eux, elle est toujours juste. Mais qu'est-ce qu'une « guerre juste » ? Ce concept, qui remonterait à la reconnaissance par Constantin Ier dit le Grand du christianisme comme religion officielle de l'Empire romain (en 325, concile de

Nicée), a varié au cours du temps. Pour Saint Augustin (354-430), la guerre est juste si elle permet la paix alors que pour le dominicain Thomas d'Aquin, qui introduit la notion de « cause juste », elle est juste si elle est destinée à faire triompher le bien commun. Pour d'autres, comme pour le dominicain Francisco de Vitoria (1483/86-1546), une guerre n'est juste que si elle permet d'éviter un mal plus grand. Le juriste protestant Hugo Grotius (1583-1645), prônant le droit des gens (*De hure belli ac pacis*, 1625), définit deux « guerres justes » : la guerre défensive (en réponse à une agression) et la guerre coercitive (pour punir ceux qui violent gravement le droit). Aujourd'hui, ce concept, qui se retrouve dans celui du « droit d'ingérence » formulé à la fin des années 1970 notamment par Jean-François Revel, est remis en question. Sans être pacifiste, comme il le souligne lui-même, le médecin Rony Brauman pense que « la guerre est le pire moyen de faire de la politique », car « ni la supériorité de la force ni l'expression de la violence ne fondent le pouvoir ». Il rejoint en cela Nietzsche, pour qui, étant un aveu de faiblesse et le signe d'un échec de la raison, la violence est le contraire de la véritable puissance.

Quelques réflexions conclusives

Sous le couvert des sciences anthropologiques, certains théoriciens ont utilisé cette image popularisée d'un passé violent et guerrier pour justifier des ambitions individuelles, nationales ou des haines politiques. Or s'il est vrai que de tout temps des Hommes ont tué d'autres Hommes pour des motivations diverses, comme nous l'avons vu, ces actes de violence sont rares dans les sociétés de chasseurs-cueilleurs paléolithiques : l'Homme n'est donc pas le descendant d'un « singe tueur », la violence n'est pas inscrite dans ses gènes. Au contraire, il a développé très tôt des comportements altruistes à travers, notamment, l'empathie dont il a fait preuve envers ses semblables. Sans ce souci de l'autre, notre espèce (*Homo sapiens*) ne serait pas apparue ou n'aurait pas survécu. Nous sommes donc loin de la thèse girardienne de l'existence d'une « violence primordiale ». En outre, celle-ci dédouane l'Homme de toute responsabilité : ce ne sont pas nos actions mais notre nature – sous-entendu animale – qui engendre la violence. Cette supposée « animalité en nous » est l'éternel alibi à tous nos débordements ! La violence, liée aux structures économiques, sociales, politiques et religieuses des sociétés, est souvent un symptôme, notamment des injustices, et non une cause. Quant à la guerre, apparue tardivement dans l'histoire de l'humanité et à des dates très différentes selon les régions, une fois institutionnalisée, elle s'est répandue sur tous les continents. (...) Cultivée dans certaines sociétés, la guerre, comme la violence, est le produit des sociétés.